

# Trop laide ! Trop politique ! Trop féministe !

## La langue inclusive a-t-elle sa place dans la littérature ?

rédaction inclusive

Suzanne Zaccour

« Le sommet de l'absurdité ! » « Pauvre Anne Hébert ! » « Idéologues patentés ! » Voici certains des mots doux que mon coauteur et moi avons reçus après avoir osé utiliser des œuvres littéraires pour illustrer, à des fins pédagogiques, des techniques de rédaction inclusive. Si j'ai l'habitude d'être traitée d'idéologue, de linguiste amatrice (quoiqu'on me traite plutôt d'« amatrice »), et j'en passe, la levée de boucliers n'est jamais aussi forte que lorsqu'on s' imagine que je cherche à censurer des autrice·eurs, à réécrire des classiques, bref, à outrager l'autel sacré de la Littérature.

Rien de tel n'est pourtant suggéré. La langue inclusive offre tout au plus une invitation aux écrivain·es : celle de créer, en toute liberté, des textes plus égalitaires.

### Un peu d'histoire

La rédaction inclusive, que l'on désigne sous plusieurs appellations plus ou moins synonymiques (langue non sexiste, français inclusif, rédaction épïcène, féminisation...), cherche à rendre la langue plus représentative des femmes et des personnes non binaires. Son objectif est de visibiliser ces groupes en rejetant l'adage malvenu : « le masculin l'emporte sur le féminin ». Pourquoi ce projet ?

Certain·es diront que les féministes veulent politiser la langue, mais ce serait lire l'histoire à l'envers. Il existait au Moyen Âge de nombreux mots féminins comme *autrice*, *philosopheuse*, *peintresse*, *médecine*, *professeuse* et *notairesse*. Mus par l'ambition d'asseoir dans la langue « la supériorité du mâle sur la femelle<sup>2</sup> », certains auteurs et grammairiens déclarent, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la guerre aux féminins. On fait disparaître des mots comme *autrice* parce que « pas plus que la langue française, la raison ne veut qu'une femme soit auteur<sup>3</sup> ». À l'inverse, les féminins désignant des rôles plus passifs, plus « convenables » pour les femmes, demeurent, comme en atteste la survie du mot *spectatrice*. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Louis-Nicolas Bescherelle résume qu'« on ne dit pas *professeuse*, *graveuse*, *compositrice*, *traductrice*, etc., mais bien *professeur*, *graveur*, *compositeur*, *traducteur*, etc., par la raison que ces mots n'ont été inventés que pour les hommes qui exercent ces professions<sup>4</sup> ».

C'est pour des raisons tout aussi politiques qu'est développée la norme de l'accord masculin qui l'emporte (*un homme et 500 femmes sont arrivés*) : non pas, comme on l'affirme aujourd'hui, parce que le genre masculin est neutre ou

générique, mais bien parce que le genre masculin « est réputé le plus noble<sup>5</sup> ». Cette règle supplante l'accord de proximité, plus égalitaire, qui donnait *les hommes et les femmes courageuses* ou *les femmes et les hommes courageux*. Racine lui-même écrivait : « Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières, / Consacrer ces trois jours et ces trois nuits **entières**<sup>6</sup> », et on retrouve des traces de l'accord de proximité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

Il est donc absurde d'accuser les adeptes de la féminisation de « politiser » la langue, puisque la grammaire telle que nous la connaissons est déjà le résultat d'un projet politique. Certain-es préfèrent d'ailleurs délaissier le terme « féminisation », expliquant qu'on cherche plutôt à « démasculiniser » le français.

On pourrait croire que l'histoire est bien enterrée – aujourd'hui, le masculin ne pourrait-il pas être tout simplement neutre ? Que nenni ! Lire *les auteurs, les héros, les politiciens* nous affecte au quotidien, contraignant notre imaginaire et sculptant nos ambitions. Ces formules masculines dites « génériques » engendrent, rapporte une étude, près de deux fois moins de représentations mentales féminines que des formulations qui incluent tous les genres<sup>8</sup>.

## Le goût du beau

C'est donc en réponse tant à un passé masculiniste qu'à ses effets concrets jusqu'à ce jour que de plus en plus d'autrices choisissent la rédaction inclusive. L'Office québécois de la langue française – gardien du français au Québec – recommande d'ailleurs de délaissier le masculin générique au profit de doublets (la répétition des mots masculins et féminins, comme dans *les autrices et les auteurs*) et de termes épiciens (qui incluent tous les genres, comme *le lectorat*). Coffre à outils des plus polyvalents, la grammaire inclusive renvoie également aux néologismes épiciens (comme *iel* ou *iels*, pronoms personnels neutres/non binaires à la troisième personne), aux marqueurs de graphies tronquées (comme le point médian : *autrice-eurs, écrivain-es, chercheur-ses*), et à la « féminisation ostentatoire<sup>9</sup> » (le choix d'un mot féminin qui s'entend différemment du masculin, comme *autrice* plutôt qu'*auteure*).

Cette nouvelle grammaire a-t-elle sa place en littérature ? « C'est trop laid », disent en désespoir de cause les critiques, lorsque tous les contre-arguments linguistiques boiteux ont été démontés. Mais lorsqu'on me dit que le féminin *autrice* « sonne laid », que le point médian « c'est pas beau » ou que la féminisation « alourdit le texte », ce que j'entends, c'est que les femmes doivent, encore et toujours, se faire discrètes, secondaires, invisibles – avoir tout au plus l'éclat d'un *e muet*.

La littérature doit appartenir à toutes et traduire dans ses scènes la diversité du monde. Faire voir la pluralité des genres dans nos écrits n'est pas étouffer, mais bien faire vivre nos textes. J'ajouterais même : y a-t-il plus beau, plus fluide, plus précieux qu'une littérature qui s'abreuve d'inclusion ?

---

1. Patrick Moreau, « Paradoxe et impasse du discours sur la féminisation », *Le Devoir*, 22 septembre 2017.

2. Propos de Nicolas Beauzée (1767), rapportés dans Céline Labrosse, *Pour une grammaire non sexiste*, Montréal, Remue-ménage, 1996.

3. Propos de Sylvain Maréchal (1801), rapportés dans Éliane Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! Petite histoire des résistances de la langue française*, Donnemarie-Dontilly, éditions iXe, 2014.

4. Propos de Louis-Nicolas Bescherelle (1843), rapportés dans Mathilde Fassin, « "Le masculin l'emporte sur le féminin", vraiment ? », *Well Well Well*, n° 2, printemps/été 2015.

5. Beauzée, *op. cit.*

6. Jean Racine, *Athalie*, 1691.

7. Pour d'autres informations à ce sujet, voir le site de la professeuse Éliane Viennot : < elianeviennot.fr >.

8. Markus Brauer et Michaël Landry, « Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales », *L'année psychologique*, vol. 108, n° 2, 2008.

9. Pour en savoir plus sur la féminisation ostentatoire, voir Michaël Lessard et Suzanne Zaccour, *Grammaire non sexiste de la langue française : le masculin ne l'emporte plus !*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2017.

---

**Suzanne Zaccour** est une chercheuse, conférencière et autrice féministe. Avec Michaël Lessard, elle a rédigé la *Grammaire non sexiste de la langue française* (M éditeur, 2017) et dirigé le *Dictionnaire critique du sexisme linguistique* (Somme toute, 2017). Candidate au doctorat en droit à l'Université d'Oxford, elle est aussi l'autrice de l'essai grand public *La fabrique du viol* (Leméac, 2019).